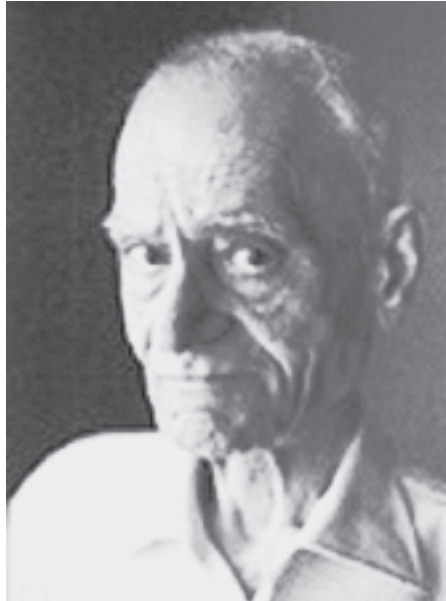


APRÈS LA NOUVELLE

Le vent... Le vent est resté
Un vent ballant, à ras de terre, et la feuille
(*cette* feuille de journal que le vent
pousse et repousse sur le gris
de l'asphalte. Le vent
et rien d'autre. Pas même
le chien de personne, qui aux vêpres,
quêtant un maître, se glissait, lui aussi,
dans l'église. En surplomb
sur ce virage, au-dessus
de la grève, pas même l'idiot,
parti acquérir quelque
esprit, qui chaque fois courait
à la rencontre de l'autocar pour – disait-il –
s'attendre lui-même. Le vent
et le gris des rideaux de fer
baissés. Le gris
du vent sur l'asphalte. Et le vide.
Le vide de *cette* feuille en proie à un vent
Analphabète. Un vent
Ballant, nonchalant – un souffle
Sans âme, mort.
Rien d'autre. Pas même le découragement.
Le vent et rien d'autre. Un vent
Dépeuplé. *Ce* cent,
Là où, augustiniennement,
Plus ne tombe le temps.

GIORGIO CAPRONI

Extrait du *Mur de la terre*,
traduit de l'italien par Philippe di Méo,
édition L'Atelier La Feugraie.



Giorgio Caproni © Droits réservés.

Le gel de la raison

RENAUD ÉGO

Publié en 1975, *Le Mur de la terre* inaugure dans l'œuvre du poète italien Giorgio Caproni (1912-1990) une période de maturité et d'intense écriture. Il y expose, presque musicalement, les thèmes qu'il reprendra en variations notamment dans *Le Franc-tireur* (1982) et *Le Comte de Kevenhüller* (1986) : la mort de Dieu, la crise de la raison.

Toujours il faudrait rappeler l'incurable retard de toute société sur les œuvres les plus vives en elle, celles qui, en avance déjà de deux ou trois foulées dans le temps, ne parlent plus exactement la langue du présent, ne dessinent plus exactement les contours visibles par tous, mais s'aventurent déjà en terres étrangères aux usages, aux perceptions, aux sensations du plus grand nombre. Leur

étrangeté les voue au sarcasme, au dédain, quand ce n'est pas à la censure la plus misérable, celle de l'ignorance. Au soir de sa vie, Giorgio Caproni devait rappeler combien lui avait été précieuse l'amitié de Pier Paolo Pasolini ou en France d'André Frénaud lorsque, traversant tant bien que mal les années soixante, il ne publiait plus guère. Mais le havresac du résistant qu'il avait été pendant la

Seconde Guerre mondiale était lesté de quelques armes secrètes, d'appeaux taillés dans les bois tendres des forêts ligures, de pierres aux dessins polis par les torrents d'hiver, en somme de choses rares et évidentes que l'on nomme aussi poèmes, et lorsque Caproni publia *Le Mur de la terre*, leur mystérieux pouvoir d'articulation du silence suscita enfin l'étonnement

Années de plomb – Nous sommes en 1975. Giorgio Caproni a soixante-deux ans. Dans quelques mois, Pasolini sera assassiné. Avec sa mort prendra fin le temps de l'innocence ou disons d'un combat poétique et politique qui, même dans la polémique, n'avait jamais cessé d'être pur. L'Italie s'enfonça dans les années de plomb, celles qu'obscurcit la "stratégie de la tension" organisée par l'extrême droite sous la forme d'attentats auxquels les Brigades rouges répondent à leur tour par des actes de violence; c'est aussi l'époque où, un peu partout dans le monde, le marxisme vit ses derniers feux: l'idée d'une science positive de l'histoire et donc d'une maîtrise rationnelle du devenir s'étiola, comme avec elle, celles de progrès ou de modernité qu'incarment alors dans la littérature italienne les écrivains du *grupo 63*. Tels sont quelques-uns des ingrédients d'une crise, trop succinctement rappelés ici, j'en conviens, qui expliquent peut-être pourquoi on entend alors la poésie de Caproni. Son verbe sobre est celui d'un métaphysicien ironique qui depuis longtemps écrit la mort de Dieu, la crise de la raison, les aléas de l'histoire, l'incertitude au cœur de l'homme. Il y fait face en vers simples et justes comme dans le magnifique *Héraldique*:

Amour, comme le siècle
Est blessé, et comme nous sommes seuls
toi, moi – dans la grisaille
qui n'a de nom. Fini
est le temps du rossignol,
du lion. Le blason
est brisé. Sur le sol
la licorne n'a laissé trace
aucune: *l'Ombre*, est dans le cœur.

Le désespoir, mais en mode mineur – Par son titre, *Le Mur de la terre* signale son ambition d'être une

descente aux enfers. Caproni l'emprunte à Dante qui, marchant avec Virgile aux abords de la ville de Dite, vers les derniers cercles de l'Enfer, s'écrie au début du dixième chant: "*Ora s'en va per un secreto calle / tra'l muro della terra et li martiri / lo mio maestro, e io dopo le spalle*" – "Maintenant il s'en va par une voie secrète / entre les murs de la cité et des supplices / mon maître, et moi je vais sur ses talons¹." En exégète radical de la *Divine comédie*, il reprend à la lettre l'expression "*il muro della terra*" et fait de l'enceinte de Dite une limite ontologique. En substance, nous sommes sur la terre et retournons à elle-; entre naissance et mort, à peine la raison a-t-elle le temps de prendre la mesure de ses apories, à peine peut-elle esquisser quelques plans d'évasion qu'il lui faut abandonner toute espérance. L'horizon humain est obstrué par une frontière indépassable, un mur. Quinze ans auparavant, il prêtait déjà ces mots à un voyageur, arrivé au terme de son parcours: "De ceci je suis certain: je / suis arrivé au désespoir tranquille / sans effroi." Habité par un pessimisme qui se veut une forme de clairvoyance, Caproni n'en fait pas un drame. C'est pourquoi il écrit le plus souvent *en dessous*, à la manière dont Beckett refuse les éclats de ton, ou dont Paul Celan recherche une "voix grise". Nombre d'annotations musicales qu'il place en tête de ses poèmes, des "*piano*", "*andantino*" "*andante un poco convulso*", tendent toutes à minorer ce qui pourrait être d'un trop sombre lyrisme dans son écriture.

Le Gel – Cette tonalité particulière est aussi une couleur; elle se confond avec celle de paysages silencieux au milieu de l'hiver, des vallées encaissées de la Trébie par exemple dont les reliefs sont des murs, des parois, au bas desquels coulent des rivières devenues un bruit infime dans la distance, et si lointainement encaissées dans la roche que jamais la lumière ne les baigne. Tel est le fond, à la fois physique et mental, sur lequel la pensée de Caproni se détache. Je lis: "Au-dehors / est le désert du soleil, / des orties – le gel / ébloui du jour / sur le glacier." Ailleurs je l'entends évoquer "la grisaille qui n'a pas de nom", ou le "gel qui me tue les doigts". Le gel est par essence une matière ambigüe. Translucide, il laisse le regard le traverser

cet autre personnage qui, tout en se donnant des coups de poing dans la figure gueule “La mort ne m’aura pas vivant”, ou encore celui-là qui, proche de mourir déclare “Je m’en vais là où / depuis longtemps déjà, Dieu s’en est allé”, etc. C’est enfin et surtout la métaphore de la chasse qui sous-tend *Le Franc-tireur* et *Le Comte de Kevenhüller* : chasse dans les sous-bois, les taillis obscurs où les hommes en armes s’égarer aux confins de la folie, à poursuivre des ombres qui se dérobent, quand la proie et ses poursuivants ne cessent d’échanger leur rôle, se perdent de vue et de sens et finissent par se confondre, puisque “la bête que vous cherchez / vous êtes à l’intérieur”.

Congé – Dans ses œuvres de la maturité, Caproni décrit de plus en plus souvent des confins géographiques, derniers villages, ultimes arpents de terre, frontières au-delà desquelles s’étendent “les lieux non juridictionnels”, autrement dit les territoires – où n’ont plus cours la loi ni la raison – de la mort. Il adopte aussi de plus en plus fréquemment la position de celui qui, se sachant près de l’instant où il va bientôt se quitter, prend congé. Ses vers se chargent alors d’un lyrisme grave et économe, au plus près de la grâce aphoristique des *lieder* de Schubert qu’il déclarait tant aimer, où la concision n’interdit pas le chant mais fait se lever une voix juste de retenue. Ainsi lorsqu’il demande *A Mon fils Attilio Mauro qui porte aussi le prénom de mon père*

“Mène-moi avec toi, loin
 ... loin ...
 dans ton futur.
 Deviens mon père, mène-moi,
 mains dans la main,
 où ton pas assuré
 d’Irlande est dirigé”,

ou lorsqu’il fait dire à l’ultime habitant d’un village du nom de la Moglia

“J’attends je ne sais quoi mais j’attends.
 Le sommeil. La mort, dirais-je, même si
 elle aussi
 depuis longtemps – n’avait vidé
 les lieux.”

Mots d’un homme qui dit “Je me sens / égaré dans le temps” et qui quelques années plus tard écrira : “Je ne / supporte plus le bruit / de l’Histoire.” Et c’est pourquoi sa voix s’élève en certains moments privilégiés, comme à l’heure de la noctule, “Theure prénocturne [...] déjà au dernier bout / du chemin – où la main / au toucher ressent sur le visage / les capitales rasées”. C’est bien l’heure où le voyageur prend congé, l’heure de “la sensation du soir”, selon le titre d’un de ces poèmes, *Abendempfindung* qu’il emprunte à un *lied* de Mozart.

Le Vide – Reste la ligne de vol des poèmes de Caproni, métallique et fugitive comme les pièces pour orchestre de Webern-; une ligne qui se tient sur un fil coupant, plein de barbes où la voix se blesse légèrement. Tout un peuple de silhouettes y prend la parole, car en lisant Caproni, on traverse une foule de voix qui apportent au poème leur présence charnelle, mais plus encore instrumentale, tant elles y déposent une richesse de timbres et de textures très éloignée de la sécheresse des thèmes évoqués. La présence de ces voix offre un contraste essentiel avec ces paysages aux lignes effacées par la neige, aux couleurs sourdes, aux formes bues par la tombée de la lumière, où elles semblent évoluer. Ces paysages, tranchés comme le sont en définitive les livres aux signes noirs disposés dans l’absolue blancheur des pages, témoignent chez Caproni d’un profond sentiment de l’évanescence des choses, de leur effacement, comme si rien ne réussissait jamais à bien s’incarner, comme si tout aspirait à apparaître sans parvenir à durer, à la façon dont les voix montent un instant avant de s’éteindre. “Nulle apparence – dit-on – / n’affirme la substance”, écrit-il. Caproni a forgé le néologisme d’*asparitions* pour désigner ces formes fantomatiques au statut très incertain, que les mots n’assurent d’aucune réalité. Au contraire-: “Les mots. Bien sûr. / Dissolvent l’objet. / Comme la brume les arbres-/ Le fleuve- le bac”, écrit-il. Comme tant d’autres écrivains avant lui, Caproni instruit le procès de la poésie, lui reprochant ce fondamental “Vide des mots / qui dans le vide creusent / de vides monuments de vide”, et il finit par donner à la bête chassée par le comte de Kevenhüller le nom... de nom-: “L’onomata

ne laisse pas d'ornières / Il est pure grammaire / Donc bête anamorphique / impeccablement erratique." Chasse en définitive circulaire, où rien d'autre n'a lieu que l'articulation de mots. Et n'est-ce pas alors pour affirmer la vanité de toute tâche-? Lâche est le théorème dont les vérités laissent intact le trouble d'être-; vaine est la quête du poème, mais il est impossible de ne pas s'y vouer, ne serait-ce que pour reculer indéfiniment le secret d'un monde sans secret, s'emplier du vide qu'enserrent ces petits monuments de mots. En dépit des apparences, il y a là une pensée non contradictoire qui pour finir exalte la saveur de paradoxes proches de ceux dont le taoïsme est fécond, à la façon d'un des chasseurs du *Comte de Kevenhüller* qui se console en avouant-: "J'aime les coups à vide. / Les seuls qui infailliblement / touchent ce qu'emphatiquement / on nomme l'Inconnu."

ŒUVRES DE GIORGIO CAPRONI, DISPONIBLES EN FRANÇAIS-:

Le Mur de la terre, traduit de l'italien par Philippe di Meo, édition bilingue, L'Atelier La Feugraie, 2003.

Le Franc-tireur, traduit de l'italien par Philippe di Meo, Champ Vallon, 1989.

Le Comte de Kevenhüller, traduit de l'italien par Philippe Renard et Bernard Simeone, édition bilingue, Maurice Nadeau, 1986.

Le Gel du matin, traduit de l'italien par Bernard Simeone, Verdier, 1985.

Enfin, il existe une anthologie publiée sous le titre *Le Mur de la terre*, traduit par Philippe Renard et Bernard Simeone, Editions Maurice Nadeau, 1985.